

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Société d'une messe. — IV Union Saint-Jean. — V Apostolat de la prière. — VI La station quadragésimale. — VII Un devoir qui s'impose : lecture pour le carême. — VIII Bibliographie.

AU PRONE

Le dimanche, 2 avril

On annonce :

Le dimanche et le temps de la Passion.

Le premier vendredi du mois.

Dans le diocèse de Valleyfield, le 19e anniv. de l'élection de Mgr l'évêque.

OFFICES DE L'ÉGLISE

Le dimanche, 2 avril

Messe du dimanche de la Passion *semi-double* (privil. contre tout office de 2e cl.) ; mém. de S. François de Paule ; préf. de la Croix. — Vêpres du dim. ; hymne *Vexilla Regis* (à genoux pendant la 6e strophe) ; v. *Eripe me* ; au *Magnif.*, ant. *Abraham*, mém. de S. François de Paul (pas de suffr.)

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 9 avril

Tous les titulaires d'église paroissiale qui tombent, cette année, entre le 30 mars et le 29 avril n'auront leur solennité que le 30 avril.

Comme le dimanche des Rameaux est privilégié contre tout office même de 1e cl. (Rubr. génér. du brev., titre x, n. 1), on ne peut chanter, en ce jour, aucune messe de titulaire (Rubr. génér. du missel, titre vi ; Décret génér. du 2 déc. 1896, III n. 3754). J. S.

Prières des Quarante-Heures

MERCREDI,	29	MARS	— Saint-Laurent.
VENDREDI,	31	"	— Saint-Jacques.
DIMANCHE,	2	AVRIL	— Notre-Dame-des-Neiges.
MARDI,	4	"	— Chapelle Notre-Dame-des-Anges.

SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 22 mars 1911.

M. l'abbé Ambroise Lorion, curé de Ruscom River, diocèse de London, décédé hier, était membre de la *Société d'une Messe*.

EMILE ROY, chan.,
Chancelier.

UNION SAINT-JEAN

Archevêché de Montréal, 23 mars 1911.

M. l'abbé Ambroise Lorion, curé de Ruscom River, au diocèse de London, Ont., décédé le 21 du courant, était membre de l'UNION SAINT-JEAN, *Section d'une Messe*.

G. DAUTH, ch.
Secrétaire de l'Union Saint-Jean.

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

Intention générale pour le mois d'avril 1911
approuvée et bénie par Pie X

LA DOCILITÉ FILIALE ENVERS LE PAPE

OFFRANDE QUOTIDIENNE PENDANT CE MOIS

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que les âmes chrétiennes trouvent le contentement et la paix dans l'entière soumission aux paternelles directions du Souverain-Pontife.

Résolution apostolique : Je prierai pour que le Saint-Père obtienne de tous les chrétiens l'hommage constant d'une docilité filiale.



premier
manche,
res. Et t
clairemen
e'est la be
dresse poi
d'apprêhe
qu'il veut
phe surtou
le respect
nisme.
Cette leg
ulte des
comme une
ne serait pl
où les plus f
ser des plus
Et voyez ce
douze siècles
neur de sa de
pages enflam
Comment s
monde ? Jési
annoncé dans

LA STATION QUADRAGESIMALE

III



LA CATHÉDRALE, c'est le curé même de la cathédrale, M. le chanoine Gauthier, qui a donné le troisième sermon de la série. Après *Jésus et les enfants*, le premier dimanche, après *Jésus et les riches*, le deuxième dimanche, il a été question, ce dimanche-ci, de *Jésus et les pauvres*. Et tout d'abord, l'éminent prédicateur s'en explique très clairement. Le grand trait de la physionomie de Jésus, dit-il, c'est la bonté. Or cette bonté, si elle jaillit en paroles de tendresse pour les chers "petits enfants", et si elle se nuance d'appréhension quand le divin Maître s'adresse aux "riches" qu'il veut prémunir contre les abus de la richesse, elle triomphe surtout quand Jésus parle aux "pauvres". L'amour et le respect des "pauvres", voilà la grande leçon du christianisme.

Cette leçon était nouvelle. L'antiquité n'avait pas connu le culte des "pauvres". Le paganisme considérait la pauvreté comme une faute, un délit. D'après sa conception, le monde ne serait plus une famille de frères, mais une forêt sauvage où les plus forts rendraient à la race le service de la débarrasser des plus faibles. Mais le règne de l'Évangile s'établit. Et voyez ce qu'il advint, en relisant l'admirable chant que douze siècles plus tard un François d'Assise entonne en l'honneur de sa dame la pauvreté. Et l'orateur répète l'une de ces pages enflammées que François savait faire si ardentes.

Comment s'explique, continue-t-il, cette transformation du monde ? Jésus et sa doctrine étaient passés là. Jésus avait annoncé dans la synagogue de Nazareth qu'il était venu pré-

11.
iocèse
d'une
m.,
celier.

1911.
au dio-
membre

"
aint-Jean.

1
APE

immaculé de
journée, en
ur lesquelles

s chrétienne
omission au

Père obtien
ilité filiale.

cher la bonne nouvelle aux " pauvres ". " Tous les yeux, dit saint Luc, étaient fixés sur lui ". " Oui, poursuit le prédicateur, tous les yeux, non seulement ceux des juifs, mais ceux de tous les " pauvres " de tous les temps, qui voyaient se lever avec le Nazaréen leur délivrance "... Depuis les esclaves de la Grèce et les forçats des prisons de Rome, jusqu'aux foules de nos grandes villes modernes qu'opprime et dégrade le paupérisme, à tous les souffrants, à tous les travailleurs Jésus en effet a apporté le repos et la paix.

D'ailleurs, avant de prêcher la paix aux " pauvres ", c'est-à-dire, avant de prêcher le respect de la pauvreté, Jésus l'avait pratiqué pendant trente ans. Nazareth avait été une étape du Calvaire. De sa pauvreté réelle Jésus avait tiré le droit de dire aux humbles et aux petits: " J'ai été pauvre comme vous ". Mieux encore, Jésus s'est caché sous les traits du " pauvre " et il a fait de la pauvreté comme un sacrement. Il a proclamé qu'au jour du jugement suprême il donnera son royaume à ceux qui l'auront reconnu sous les traits du " pauvre ". *J'ai eu faim, dira-t-il, et vous m'avez donné à manger, J'étais malade et vous m'avez secouru, J'étais en prison et vous m'avez visité... En vérité, ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait !*

Ne dites donc plus, ô chrétiens, s'écrie le prédicateur, que le " pauvre " c'est l'infirmité, c'est l'ingratitude, c'est la méchanceté jalouse, car le " pauvre " c'est Jésus, et Jésus est sain, il est bon, il est reconnaissant, il est aimant... Aussi, grâce à lui, depuis tant de siècles, les haillons du " pauvre " se sont parfumés, ses plaies ont resplendi, ses prisons se sont illuminées... Le " pauvre " que secoure saint Martin, celui que nourrit saint Grégoire le Grand, cet autre que reçoit saint Elisabeth de Hongrie, ou que saint Louis de France veut ser-

vir tête r
que tout
Or ce q
donne au
" pauvres
deuxième
donnait di
rier, à sa
droit d'usc
suet " la q
la condition
il, nos mau
voix de la e
Nous vou
ne. Nous v
venir en aid
jouissances.
trations cha
ces points, t
égoïsmes don
veut plus per
ces! On fern
ne veut plus
taux, et, en m
parce qu'il y
sophismes —
dence — sont
corriger, c'est
Il faut faire
souvent, parce
vent ce qu'on

vir tête nue, ce pauvre-là, c'est Jésus-Christ et voilà qui explique tout le christianisme et ses bienfaits.

Or ce que Jésus a fait du " pauvre " ou pour le " pauvre " donne aux chrétiens la mesure de leurs devoirs envers les " pauvres ". L'orateur sacré rappelle, en abordant cette deuxième partie de son discours, l'enseignement doctrinal que donnait dimanche dernier aux mêmes auditeurs M. l'abbé Perrier, à savoir que le droit de propriété ne constitue pas le droit d'user et d'abuser de tout, mais que selon le mot de Bossuet " la porte de l'Eglise n'est ouverte aux " riches " qu'à la condition qu'ils y servent les " pauvres ". Hélas, poursuit-il, nos mauvais instincts étouffent trop souvent en nos âmes la voix de la conscience droite et du bon cœur.

Nous voulons *ignorer* la *misère*, parce qu'elle nous importune. Nous voulons la *condamner*, parce qu'il nous coûte de lui venir en aide. Nous en *avons peur*, parce qu'elle menace nos jouissances. Ou encore, nous voulons la *confier aux administrations charitables*... Et l'orateur, développant chacun de ces points, trouve des mots piquants pour dire leur fait aux égoïsmes dont nous sommes témoins tous les jours. " On ne veut plus penser aux malades, dit-il, parce qu'il y a des hospices! On ferme son cœur parce que l'hôpital est ouvert! On ne veut plus donner aux mendiants parce qu'il y a des hôpitaux, et, en même temps, on ne veut pas donner aux hôpitaux parce qu'il y a encore des mendiants! " Au fond, tous ces sophismes — qu'il ne faut pas confondre avec une sage prudence — sont vieux comme notre égoïsme. Le moyen de les corriger, c'est de pratiquer l'aumône.

Il faut faire l'aumône, parce que c'est un devoir de justice souvent, parce que c'est un devoir de charité toujours. Souvent ce qu'on donne en aumône, on le doit. Tel a des dettes

qu'il retarde à payer, faisant souffrir plus d'un pauvre... Telle s'habille au delà de ses moyens, ne paie pas ses couturières — si ce n'est après deux ou trois ans — et étale ainsi un faste et un orgueil que seules rendent possibles les sueurs et les privations des petites travailleuses qui ne gagnent grâce à ces mondaines qu'un salaire de famine... L'aumône est un devoir de charité toujours. Le précepte de l'aumône remplit l'Évangile. Le prédicateur rappelle avec éloquence une foule de textes plus précis les uns que les autres. Puis, il revient à ce "mauvais riche" dont on nous parlait déjà dimanche dernier, et montre qu'il fut puni parce qu'il abusait de ses biens, parce qu'il était un jouisseur.

Il faut faire l'aumône et il faut la bien faire, ajoute enfin le prédicateur. On a dit que l'aumône avait une âme? C'est vrai. Mais c'est une âme faite de sympathie et de compassion... "Je posséderais tout ce qu'on peut désirer pour être heureux — disait Ampère — il me manquerait toujours le bonheur d'autrui"... Mais c'est une âme faite de respect du pauvre... Jésus a dit de l'aveugle-né que ce n'était ni par la faute de ses parents ni par la sienne qu'il était ainsi; le "pauvre" en effet est souvent la victime de la loi de misère qui pèse sur l'humanité... Mais c'est une âme faite de désintéressement... "Que vous a donc fait ce misérable, disait-on à un homme de bien, que vous l'avez poursuivi de vos bontés malgré ses ingratitude apparentes? Ah! répondit-il — mot sublime — c'est qu'il ne m'a jamais remercié... Mais c'est une âme faite d'esprit chrétien... "Au métier que vous faites, disait un viveur à un homme charitable, l'on ne s'enrichit pas? Pardon, dit l'autre — et c'est encore un mot magnifique — il me reste tout ce que j'ai donné... Mais c'est une âme enfin pétée d'esprit catholique... On sait l'histoire de cette supérieure de

Reims, qu
fuleux, et
rage... " I
encore on
de Saint-V
Mme Flore
Cette nobl
funérailles
Filles de la
" Mais, ajo
bien connaît
Dans vos m
pourquoi ?
dire le culte

Aimons de
quons l'aumi
gines et nous
Nous ne som
tombé. La pe
pas non plus,
"pour nous dar
quelque bien -
d'Assise se mi
dont il avait é
vant en " pau
fou qu'inspira
liens d'une so
La meilleure
en font foi, s'e
charité.

Reims, qui travaillait depuis quarante ans aux soins des scrofuleux, et à qui l'on demandait ou résidait le secret de son courage. " Il est là ", disait-elle en montrant le tabernacle. Ou encore on se rappelle le mot profond du supérieur des Soeurs de Saint-Vincent de Paul à Paris, M. Etienne, à la célèbre Mme Florence Nightingale, à la veille de la guerre de Crimée. Cette noble femme — à qui l'Angleterre vient de faire des funérailles nationales — avait voulu connaître l'oeuvre des Filles de la Charité. On les lui montra dans leurs détails. " Mais, ajouta M. Etienne, il ne vous suffit pas, madame, de bien connaître le mécanisme de nos oeuvres et tous ces rouages. Dans vos mains, ça ne marchera pas quand même. " — " Et pourquoi ? " — " Il vous manquera la vapeur ! " Il voulait dire le culte eucharistique, l'amour de Jésus dans ses pauvres.

Aimons donc la pauvreté, conclut le prédicateur. Prati-
quons l'aumône. Cela d'abord nous ramène à nos vraies ori-
gines et nous replace dans l'état qui est le vrai pour nous tous.
Nous ne sommes tous que des êtres de misère du berceau à la
tombe. La pauvreté nous force à ne pas l'oublier. N'oublions
pas non plus, ajoute-t-il, que la pratique de la pauvreté est
pour nous dans le monde — pour nous tous qui voulons faire
quelque bien — notre grand moyen d'action. Quand François
d'Assise se mit à marcher pieds nus dans les rues de cette ville
dont il avait été l'orgueil, on le prit pour un fou ; mais en vi-
vant en " pauvre ", en fondant un ordre de " pauvres ", ce
fou qu'inspirait la divine folie de la croix raffermis-
sait les liens d'une société chrétienne qui tendaient à se relâcher.
La meilleure influence sociale, les siècles chrétiens
en font foi, s'attache à la pratique de la pauvreté et de la
charité.

A NOTRE-DAME, le Rév. Père Hervelin a continué, ce troisième dimanche du carême, son exposé des grands problèmes qui tourmentent l'humanité. Dimanche passé, il avait parlé du *bonheur*. Cette fois, il parle de la *souffrance*. N'est-ce pas au fond le même problème vu sous deux angles différents ? Si nous avons soif de bonheur, nous répugnons à souffrir. Et pourtant, c'est la loi, il nous faut souffrir ici-bas. La souffrance est partout autour de nous : dans ceux que nous aimons, en nous. Elle n'en déloge pas. C'est étonnant comme nous avons des aptitudes pour souffrir. Pourquoi donc toutes ces souffrances ? Où nous conduisent-elles ? Je disais bien que c'est au fond le même problème qui se pose, celui de la destinée ?

La raison établit et la foi affirme que le monde est l'oeuvre d'un être infiniment parfait et bon : Dieu. Mais pourquoi permet-il la souffrance, lui qui n'a pu créer que par amour ? C'est là la vraie donnée du problème. C'est elle que le Père prédicateur va étudier dans sa conférence d'aujourd'hui.

Les uns, explique-t-il, ont voulu nier la douleur — les Stoïciens, sans doute ; mais la douleur n'est que trop réelle, leur orgueil n'en impose à personne. D'autres — les Manichéens — ont imaginé en face de Dieu, être souverainement bon, un être souverainement mauvais, auteur du mal et de la douleur. Mais si Dieu existe tout-puissant, que peut-on raisonnablement opposer à sa volonté suprême ? D'autres encore ont pris le parti de nier Dieu. S'il existait, disent-ils, il ne permettrait pas la souffrance. Et c'est là, il faut le dire, une tentation qui trouble souvent les plus nobles âmes. Aussi l'orateur de Notre-Dame y insiste-t-il davantage.

Jugeant l'oeuvre de Dieu avec leur faible raison, mettant cette petite lumière fumeuse et clignotante qu'est l'esprit humain au

centre d
les omb
mit for
dament
voient p
mains, ne
tant dan
palpent p
ce qui ne
peler à l'
que leur e
réelle cert
l'univers e
maine, ave
de Dieu é
monde et l
à la nier e

L'explic
tienne, coi
souffrance
tendre qu'
sance ou à
me, créé li
me, créé lib
souffrir ; m
prédicateur
manque pas
née théologi

Sans doute
d'Adam dût e
plus conform
faute n'ait m
libres dans te

centre de la création hamense, et voyant qu'elle n'en peut éclairer les ombres et qu'elle reste presque tout entière plongée dans une nuit formidable, ils se font les juges de Dieu lui-même. Ils condamnent ce qu'ils ne comprennent pas, ils décrètent que ce qu'ils ne voient pas de leurs yeux, que ce qu'ils ne touchent pas de leurs mains, ne peut être — semblables à ces petites fourmis noires trottant dans la poussière et qui nieraient du monde tout ce que ne palpent pas leurs six pattes menues et de la science humaine tout ce qui ne pourrait tenir en leur tête microscopique —. Il faut rappeler à l'humilité ces hommes trop pressés de conclure et croyant que leur courte logique est la mesure des choses. La souffrance est réelle certes, et nul ne peut en douter... Mais Dieu existe, aussi, car l'univers entier raconte sa gloire et sa puissance, et la raison humaine, avec une pleine certitude, s'élève jusqu'à lui. Or, l'existence de Dieu étant clairement reconnue nécessaire pour expliquer le monde et la vie, aucune difficulté ne peut devenir ensuite prétexte à la nier et il faut chercher ailleurs une explication au mal...

L'explication que donne de la souffrance la religion chrétienne, continue le prédicateur, est la seule acceptable. La souffrance est le fait de la créature et non du Créateur. Prétendre qu'elle est le fait du Créateur, c'est insulter à sa puissance ou à sa bonté. Nos Saints Livres affirment que l'homme, créé libre, a péché contre Dieu, et, par là, il a mérité de souffrir; mais en lui et avec lui toute sa postérité. Et ici, le prédicateur, sentant qu'il touche à un problème moral qui ne manque pas d'être angoissant, s'attarde à en préciser la donnée théologique. Nous citons encore.

Sans doute il ne nous apparaît point nécessaire que la faute d'Adam dût entraîner dans le malheur tous ses fils; il semblerait plus conforme à notre notion de la justice et de la bonté que sa faute n'ait nui qu'à lui seul. Mais Dieu ne peut-il pas poser à ses libres dons telle condition qui lui plaît? Et d'autre part n'est-il pas

un fait que nous pouvons constater nous-mêmes, que l'acte humain a un retentissement immense et fait sentir ses effets bons ou mauvais bien loin par delà son auteur? Il suffit de voir les tendances physiologiques et morales créées dans les générations successives par les vertus ou les vices des ancêtres !

Et, si cette remarque ne va point à expliquer le mystère du péché originel, peut-être cependant nous aide-t-elle à le trouver moins extraordinaire, en nous faisant voir son rapport avec l'ordre général des choses.

En tous les cas, et quels que soient les *desiderata* de notre pauvre raison humaine, impuissante à pénétrer les secrets divins et toujours prompte à se scandaliser de ce qui la dépasse, le péché originel demeure l'explication la plus lumineuse du problème troublant de la souffrance. Et comme l'a montré le grand génie de Pascal, une fois admise cette donnée initiale, tout s'explique en nous, nos misères et nos grandeurs, l'homme cesse d'être un monstre, incompréhensible, et sa vie, une énigme à torturer son cœur.

Voilà donc pourquoi nous souffrons. La souffrance est le châtiment du péché. En plus l'orateur sacré va préciser quel est dans le monde le rôle de la souffrance. Elle est un châtiment, mais ce châtiment n'est pas stérile, c'est une expiation purificatrice. Il va nous dire aussi, ce qui est très pratique, comment en face de la souffrance nous devons nous comporter. Ce sera la conclusion morale nécessaire de tout son discours.

La souffrance donc est expiatrice et par là même sanctificatrice. Elle nous empêche de nous acclimater en ce monde et nous fait tourner nos regards vers Dieu. Elle façonne ainsi notre âme, éclaire notre intelligence, trempe notre volonté, forme notre cœur, accroît en un mot notre valeur humaine et nous rend meilleurs. Ce beau rôle de la souffrance, la seule philosophie en reconnaît les bons effets, mais elle est incapable d'en persuader les âmes. Seule, la conviction que quelqu'un nous regarde de là-haut, qui nous récompensera, peut soute-

nir notre n
cement.

Or cette
Elle seule l
ensuite. E
pourtant si
france.

Le mouvem
présence de l
nant sa croix
agir autrement
ne peut s'en r
la volonté de
croix; elle noi
que nous mou
attachés comm
gnés et consoli
affaires du déses
france ne devi
abandonne, con
Or pour préj
autre chose que
giques. Avouon
brutales, les ra
consoler. L'arm
les coups violent
sonner. Il faut
mander à un ph
ne sont pas en n
france, notre me
cours et comme
ne pourrais port
seulement qui pe
sont ses souffran
humaines une va

nir notre nature et nous faire accepter le sacrifice et le renoncement.

Or cette conviction intime, c'est la religion qui la donne. Elle seule prépare à la souffrance d'abord et la fait accepter ensuite. Elle seule nous peut diriger dans l'art difficile et pourtant si chrétien que constitue l'acceptation de la souffrance.

Le mouvement instinctif de la nature, dit le Père prédicateur, en présence de la douleur est de se dérober et de fuir. Jésus en prenant sa croix et en la portant lui-même nous a montré qu'il fallait agir autrement, regarder la souffrance en face, l'accepter, et si l'on ne peut s'en réjouir, s'y résigner au moins, en reconnaissant en elle la volonté de Dieu, adorable et sainte. Nous n'éviterons point la croix; elle nous est due, puisque nous sommes pécheurs et qu'il faut que nous mourrions en souffrant. Nous avons le choix d'y être attachés comme le bon larron ou comme le mauvais, d'y mourir résignés et consolés par l'espérance, ou bien dans les blasphèmes et les affres du désespoir, sans aucun profit pour notre âme. Car la souffrance ne devient un mérite que lorsque l'âme y consent et s'y abandonne, comme à la volonté de Dieu.

Or pour préparer notre âme à cette épreuve salutaire, il faut autre chose que des considérations philosophiques et même théologiques. Avouons-le, quand la souffrance nous serre entre ses mains brutales, les raisons, même les bonnes, sont impuissantes à nous consoler. L'armure qu'elles font à notre âme est bientôt brisée sous les coups violents de la douleur. Non, il ne faut pas seulement raisonner. Il faut prier, humblement et ardemment prier. Il faut demander à un plus grand que nous, à Jésus, les saintes énergies qui ne sont pas en nous. Ce divin Sauveur, ce grand maître de la souffrance, notre modèle et notre aide tout-puissant, vient à notre secours et comme à sainte Madeleine, il nous murmure: "Ce que tu ne pourrais porter seul, moi je le porterai avec toi". C'est Jésus seulement qui peut nous apprendre et nous aider à souffrir. Et ce sont ses souffrances divines qui donnent à nos petites souffrances humaines une valeur éternelle !

UN DEVOIR QUI S'IMPOSE

Lecture pour le carême

L'ARTICLE que nous publions, dû à la plume d'un curé du diocèse d'Annecy, écrit en un style très clair et à la portée même des plus petits, sera lu avec fruit par nos lecteurs. Il leur fera comprendre la nécessité de la communion fréquente et quotidienne.

Le chrétien est un homme qui a reçu au baptême une vie supérieure à la vie naturelle : la vie surnaturelle. Or, tout être vivant prend en-dehors de lui des substances qu'il mange et transforme en sa propre substance. Ainsi font la tige de blé et le chêne ; ainsi l'oiseau et le cheval ; ainsi l'homme ; tous prennent de la nourriture pour vivre. A la vie divine qui est dans l'âme du baptisé, il faut donc une nourriture, et une nourriture divine. Aussi, quand Dieu voulut nourrir nos âmes, il ne trouva rien qui fut capable de les nourrir, sinon lui-même. C'est alors qu'il institua la Sainte Eucharistie et qu'il nous dit : " Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous " ; c'est-à-dire : si vous voulez être chrétiens, *il faut communier.*

* * *

Dans tous les êtres vivants, on constate comme deux courants contraires : l'un, qui enlève sans cesse, molécule à molécule, quelque chose à l'organisme ; l'autre qui répare au fur et à mesure des brèches qui, trop élargies, entraîneraient la mort. Ce travail de réparation se fait par la nourriture quotidienne.

Le même phénomène se produit dans notre âme. La vie surnaturelle est accompagnée de maladies, d'infirmités, de blessures

nombre
péchés v
voulons
ment à l'

Les ali
sures reç
tifiant, ils
sont livrés
du dedans.
le froid, le
tion des m
de vigueur
Il en est
à-dire la co
de résistanc
dans une an
tient à dista
vaincu l'enf
dance de vie
des passions
nous préserv
souvent.

Le petit en
qu'il a en nais
un homme fai
dir ? La nour
Il n'y a pas
mentaire de l'

nombreuses qui l'affaiblissent sans cesse ; c'est surtout par les péchés véniels que nous perdons nos forces spirituelles. Si nous voulons vivre, il faut réparer ces pertes en donnant fréquemment à l'âme sa nourriture, *il faut communier souvent.*

• • •

Les aliments réparent les forces perdues, guérissent les blessures reçues. Ils font plus : ils fortifient le corps, et en le fortifiant, ils le rendent capable de résister aux assauts qui lui sont livrés par quantité d'ennemis, ennemis du dehors, ennemis du dedans. L'homme qui se nourrit bien supporte facilement le froid, le chaud, le travail ; il résiste victorieusement à l'action des microbes intérieurs qui le tueraient s'il avait moins de vigueur.

Il en est de même pour l'âme. Une bonne alimentation, c'est-à-dire la communion fréquente, lui donne une étonnante force de résistance contre ses ennemis. La présence de l'Eucharistie dans une âme intimide le démon (ennemi du dehors), et le tient à distance ; car elle est le signe de la Passion qui a vaincu l'enfer. Elle communique au chrétien une telle abondance de vie qu'elle neutralise l'action des microbes de l'âme, des passions mauvaises (ennemis du dedans). Si nous voulons nous préserver de la mort du péché, *il faut donc communier souvent.*

• • •

Le petit enfant ne doit pas rester toute sa vie avec la taille qu'il a en naissant ; il faut qu'il grandisse jusqu'à ce qu'il soit un homme fait, un homme complet. Qu'est-ce qui le fait grandir ? La nourriture.

Il n'y a pas un moindre chemin pour aller de la vertu élémentaire de l'enfant à la sainteté à laquelle il est appelé, que

puré
et à
fruit
de la

e vie
être
ge et
le blé
tous
ui est
nour-
nes, il
même.
nous
si vous
est-à-

durants
oléocule,
ur et à
a mort.
idienne.
vie sur-
lessures

pour faire de ce petit corps le corps d'un homme adulte. Dieu veut que nous grandissions sans cesse dans la vie surnaturelle.

“ Je suis venu, dit Jésus, pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient toujours plus abondante. ” Comment cette vie abondera-t-elle jusqu'à la perfection ? Le Sauveur lui-même a répondu : “ Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie en lui. ” L'Eucharistie, voilà la nourriture qui fait grandir. Si nous voulons développer en nous la vie surnaturelle, *il faut communier souvent.*

* * *

Jésus a dit : “ Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage ”. Quand on parle de nourriture, on parle d'un acte qui doit se produire tous les jours ou du moins assez souvent pour que l'effet se fasse sentir d'une manière continue et proportionnée à la dépense de forces à fournir. Si donc nous ne voulons pas mener la vie languissante, souffrante, mourante du poitrinaire, *nous devons nous approcher très souvent de la sainte Table.*

Ce devoir s'impose à tous :

A vous, pères et mères de famille.— La multitude des soucis qui vous accablent et des difficultés que vous rencontrez, est pour vous une cause de fautes vénielles nombreuses qui diminuent en vous la vie surnaturelle ; il faut communier pour réparer ces pertes.

Vous avez, dans le mariage, des devoirs spéciaux et difficiles ; il vous faut une ample provision de forces pour les remplir ; seule la communion vous la donnera.

Vos enfants sont des âmes que Dieu vous a données pour les sanctifier et les sauver ; à cette œuvre, vous devez consacrer un dévouement inlassable, une générosité de tous les instants.

Or, vou
muniez

A voi
nombre
réclamer
de parol
pirent co
assauts.
dans la c
malheur
de vous r
dit saint
qui puisse

A vous,
jour où la
années. N
il vaut mie
débris.

Voulez-v
hommes de
porte Dieu
O Marie,
nion.

INDULGE
1909, nous ai
INDULGENCES

Or, vous ne serez assez dévoués et généreux que si vous communiez souvent.

A vous, jeunes gens et jeunes filles.— Vous avez des ennemis nombreux à combattre. Au dedans, les passions mauvaises réclament satisfaction. Au dehors, toutes sortes de scandales, de paroles et d'exhibitions malsaines, d'occasions funestes conspirent contre votre vertu. Il faut vous prémunir contre ces assauts. Vous ne triompherez que si vous avez puisé des forces dans la communion fréquente. Et si déjà vous avez eu le malheur de succomber dans la lutte, vous n'avez qu'un moyen de vous relever : communier souvent. " Il n'y a pas de passion, dit saint Alphonse, si violente soit-elle, si invétérée soit-elle, qui puisse résister à la communion quotidienne ".

A vous, chers enfants.— Voulez-vous ne pas succomber au jour où la tentation surgira ? Communiez dès vos plus tendres années. N'attendez pas que les catastrophes se soient produites ; il vaut mieux garder sa fortune que d'en reconstituer quelques débris.

Voulez-vous devenir des hommes fortement trempés, des hommes de caractère ? Communiez très souvent. Quand on porte Dieu dans son cœur, on est sans peur et sans reproche.

O Marie, obtenez-nous un ardent amour pour la communion.

BIBLIOGRAPHIE

INDULGENCES PARTIELLES. — Au mois de décembre 1909, nous annonçons ici une plaquette de 8 pages intitulée :
INDULGENCES PARTIELLES — que l'on peut gagner facilement

et plusieurs fois par jour en faveur des âmes du purgatoire, depuis 15 ans, parvenue à sa 7^e édition. C'était assez dire la faveur dont cette publication jouit auprès des pieux fidèles. Ce sont surtout les religieuses et les élèves que leur vocation ou leur position mettent plus à même de profiter de ces trésors d'indulgences, qui sont empressées à se procurer ces feuillets et à en réciter souvent les diverses formules. Aussi nombreux sont les aumôniers qui, même de diocèses très éloignés (et d'Europe), se procurent cette pieuse plaquette et la répandent dans leurs maisons. Beaucoup de curés à la campagne, de directeurs de pieuses associations dans les villes, de professeurs dans nos collèges classiques et commerciaux, en font une distribution gratuite.

Près de 10,000 exemplaires ont été écoulés en moins d'une année. Nous avons le plaisir d'annoncer la 8^e édition qui contient les dernières concessions.

L'auteur, M. l'abbé Joseph Saint-Denis, a dû laisser de côté les oraisons jaculatoires dont l'indulgence ne se gagne qu'une seule fois par jour, en faveur de celles si nombreuses qu'on peut gagner *chaque fois*.

La toilette typographique, qui n'est pas à dédaigner, est excellente. Le papier très blanc, fait ressortir davantage l'impression faite sur caractères neufs, et en rend la lecture facile et agréable. Des notes indiquent les indulgences plénières attachées à la récitation quotidienne, pendant un mois, et sont destinées à prévenir ou à corriger des erreurs courantes.

On nous permettra, dans notre désir de contribuer à la diffusion de ces feuilles, d'en indiquer ici le prix qui est légèrement augmenté. Il est de soixante sous le cent, (150 pour une piastre) franco; et de \$4.00 le mille, port en plus (ou 900 franco).